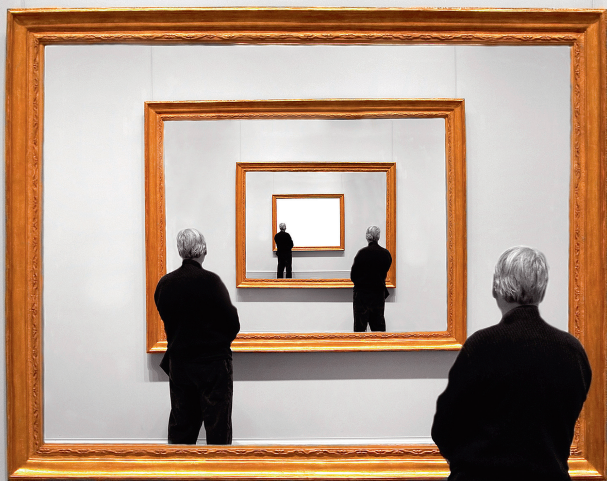


# Italo Calvino

## Si une nuit d'hiver un voyageur



folio



COLLECTION FOLIO



Italo Calvino

# Si une nuit d'hiver un voyageur

*Nouvelle traduction de l'italien  
par Martin Rueff*

Gallimard

*Titre original :*

SE UNA NOTTE D'INVERNO UN VIAGGIATORE

*Copyright © 2002, The Estate of Italo Calvino.*

*All rights reserved.*

© *Éditions Gallimard, 2015, pour la traduction française*

*Couverture : Photo © Grant Faint / Getty Images.*

À Daniele Ponchioli<sup>1</sup>

1. Daniele Ponchioli (1924-1979) : philologue et éditeur. Il était, avec Bollati et Calvino, un des piliers de la maison Einaudi. Son zèle était légendaire et il devint, pour cette raison, le conseiller de nombreux auteurs – Nuto Rivelli, Mario Rigoni Stern, Primo Levi. En plus de ses activités éditoriales, on lui doit l'annotation du *Canzoniere* de Pétrarque (1964), ainsi que celles du *Milione* (1954) et des *Rime* de Della Casa (1967). Il inspire la figure du docteur Cavedagna au chapitre V., p. 134 (*N. d. T.*).





## I

Tu es sur le point de commencer le nouveau roman d'Italo Calvino, *Si une nuit d'hiver un voyageur*. Détends-toi. Recueille-toi. Chasse toute autre pensée de ton esprit. Laisse le monde qui t'entoure s'estomper dans le vague. Il vaut mieux fermer la porte ; là-bas la télévision est toujours allumée. Dis-le tout de suite aux autres : « Non, non, je ne veux pas regarder la télévision. » Lève la voix, sinon ils ne t'entendront pas : « Je suis en train de lire ! Je ne veux pas être dérangé. » Il se peut qu'ils ne t'aient pas entendu avec tout ce bazar ; dis-le à haute voix, crie : « Je vais commencer le nouveau roman d'Italo Calvino ! » Ou si tu ne veux pas, ne le dis pas ; espérons qu'ils te laissent tranquille.

Prends la position la plus confortable qui soit : assis, allongé, lové, couché. Couché sur le dos, sur un côté, sur le ventre. Dans un fauteuil, sur le divan, dans le fauteuil à bascule, sur la chaise longue, sur un pouf. Dans le hamac, si tu as un hamac. Sur le lit, bien sûr, ou dans le lit. Tu peux

aussi te mettre tête en bas, comme au yoga. Avec le livre à l'envers, cela va de soi.

Bien sûr, la position idéale, pour lire, on ne la trouve jamais. Autrefois on lisait debout, devant un lutrin. On avait l'habitude de rester debout sans bouger. On se reposait ainsi quand on était fatigué de faire du cheval. Personne n'a jamais pensé à lire sur un cheval ; et pourtant, l'idée de lire à cheval, le livre posé sur la crinière, ou peut-être accroché aux oreilles du cheval avec une bride spéciale, cette idée t'attire maintenant. Les pieds dans les étriers, on doit être très à l'aise pour lire ; avoir les pieds qui ne touchent pas terre, c'est la première condition pour jouir de la lecture.

Bon, qu'est-ce que tu attends ? Allonge les jambes, allonge même les pieds sur un coussin, sur deux coussins, sur les bras du divan, sur les oreilles du fauteuil, sur la table à thé, sur le bureau, sur le piano, sur la mappemonde. Mais commence par enlever tes chaussures. Si tu as l'intention de garder les pieds en l'air ; sinon, remets-les. Et maintenant ne reste pas comme ça avec tes chaussures dans une main et ton livre dans l'autre.

Règle la lumière de façon à ne pas t'abîmer la vue. Fais-le tout de suite parce qu'à peine auras-tu plongé dans la lecture qu'il n'y aura plus moyen de te faire bouger. Arrange-toi pour que la page ne reste pas dans l'ombre, une concentration de lettres grises sur fond noir, uniforme comme une bande de souris ; mais prends garde aussi qu'elle ne soit pas exposée à une lumière trop forte qui viendrait se refléter sur la blancheur cruelle du

papier et ronger les ombres des caractères comme en plein midi dans le Sud. Maintenant essaie de prévoir tout ce qui pourrait éviter d'interrompre ta lecture. Les cigarettes à portée de main, si tu fumes, le cendrier. Quoi encore ? Tu dois faire pipi ? C'est bon, à toi de voir.

Ce n'est pas que tu attendes quelque chose de particulier de ce livre en particulier. Tu es quelqu'un qui par principe n'attend plus rien de rien. Il y a tant de gens, plus jeunes et moins jeunes que toi, qui passent leur vie à attendre des expériences extraordinaires ; qu'elles viennent des livres, des personnes, des voyages, des événements ou de ce que les lendemains réservent. Toi non. Tu sais que ce qu'on peut espérer de mieux, c'est d'éviter le pire. C'est la conclusion à laquelle tu es arrivé, aussi bien dans la vie privée que pour ce qui relève des questions générales, et pour ainsi dire mondiales. Et avec les livres ? Voilà, c'est justement parce que tu as exclu de tout autre domaine le plaisir juvénile de t'attendre encore à quelque chose que tu te l'accordes dans celui bien circonscrit des livres où les choses peuvent tourner plus ou moins bien, mais où le risque de la déception n'est pas grave.

Ainsi, tu as vu dans un journal que vient de paraître *Si une nuit d'hiver un voyageur*, le nouveau livre d'Italo Calvino qui n'avait rien publié depuis quelques années. Tu es allé dans une librairie et tu as acheté le volume. Tu as bien fait.

Tu as tout de suite repéré dans la vitrine la couverture qui portait le titre que tu cherchais. Tu as suivi cette trace des yeux et tu t'es frayé un chemin

dans le magasin à travers le tir de barrage nourri de ces Livres Que Tu N'As Pas Lus et qui te regardaient en faisant les gros yeux depuis les tables et les étagères pour essayer de t'intimider. Mais tu sais que tu ne dois pas te laisser faire, et que parmi eux s'étendent sur des hectares et des hectares entiers les Livres Que Tu Peux Te Passer De Lire, les Livres Faits Pour Toute Autre Chose que La Lecture, les Livres Déjà Lus Sans Qu'On Ait Besoin De Les Ouvrir Parce Qu'ils Appartiennent À La Catégorie Du Déjà Lu Avant D'Être Écrit. À peine as-tu dépassé le premier rempart du bastion que te voilà assailli par l'infanterie des Livres Que Bien Sûr Tu Lirais Volontiers Si Tu Avais Plusieurs Vies Devant Toi Mais Malheureusement Les Jours Qui Te Restent Sont Comptés. D'un mouvement prompt, tu sautes par-dessus et te voilà en plein milieu des phalanges des Livres Que Tu As L'Intention De Lire Mais Avant Tu Devrais En Lire D'Autres, des Livres Trop Chers Que Tu Pourras Acheter Plus Tard Quand Ils Seront Revendus À Moitié Prix, des Livres Idem Voir Plus Haut Quand Ils Seront Repris En Poche, des Livres Que Quelqu'un Pourrait Te Prêter, des Livres Que Tout Le Monde A Lus Et Donc C'Est Comme Si Tu Les Avais Lus Toi Aussi. Tu parviens à éventer ces assauts et tu te retrouves sous les tours du fortin où résistent

les Livres Que Tu As Programmé De Lire Depuis Bien Longtemps,

les Livres Que Tu Cherchais Depuis Des Années Sans Les Trouver,

les Livres Qui Traitent De Quelque Chose Dont  
Tu T'Occupes En Ce Moment,

les Livres Que Tu Veux Avoir À Portée De Main  
À Toutes Fins Utiles,

les Livres Que Tu Pourrais Mettre De Côté  
Pour Les Lire Cet Été

les Livres Qui Te Manquent Pour Les Mettre  
À Côté D'Autres Livres Dans Ta Bibliothèque

les Livres Qui T'Inspirent Une Curiosité Sou-  
daine, Frénétique Et Difficilement Justifiable.

C'est ainsi que tu as pu réduire l'effectif illimité  
des forces en action à un nombre très important  
certes, mais que tu peux néanmoins rapporter par  
le calcul à un nombre fini, même si ce soulagement  
relatif est fragilisé par les embuscades des Livres  
Lus Il Y A Si Longtemps Que Le Moment Serait  
Peut-Être Venu De Les Relire et des Livres Que  
Tu As Toujours Fait Semblant D'Avoir Lus Et  
Que Le Moment Serait Peut-Être Venu De Se  
Décider À Livre Vraiment.

Tu te libères par des zigzags rapides et tu  
pénètres d'un bond dans la citadelle des Nou-  
veautés Dont L'Auteur Ou Le Sujet T'Attire. À  
l'intérieur de cette place forte, tu parviens aussi à  
pratiquer des brèches entre les rangées de défen-  
seurs que tu départages en Nouveautés D'Auteurs  
ou De Sujets Sans Nouveauté (pour toi ou dans  
l'absolu), et en Nouveautés D'Auteurs ou De  
Sujets Complètement Inconnus (de toi au moins)  
et à définir l'attraction qu'elles exercent sur toi  
à partir de tes désirs et de tes besoins de ce qui  
est neuf et de ce qui ne l'est pas (du neuf que tu

cherches dans le moins neuf et du moins neuf que tu cherches dans le neuf).

Tout cela pour dire qu'après avoir parcouru rapidement du regard les titres des ouvrages exposés dans la librairie, tu as dirigé tes pas vers une pile de *Si une nuit d'hiver un voyageur* à peine sortis de l'imprimerie, que tu as saisi un exemplaire et que tu l'as porté à la caisse pour que puisse être établi ton droit de propriété à son endroit.

Tu as jeté un œil navré sur les livres autour de toi (ou mieux : ce sont les livres qui te regardaient avec cet air navré qu'ont les chiens quand ils voient du fond des cages d'un chenil municipal un de leurs anciens compagnons s'éloigner, tenu en laisse par un maître venu le reprendre), et tu es sorti.

C'est un plaisir particulier que te donne un livre qui vient d'être publié, ce n'est pas seulement un livre que tu emportes avec toi, mais sa nouveauté, qui pourrait aussi être celle de tout objet à peine sorti de l'usine, cette beauté propre à la jeunesse dont les livres aussi sont parés, et qui cesse dès que la couverture jaunit, que la tranche se couvre d'un voile gris et que les angles de la reliure se flétrissent dans le rapide automne des bibliothèques. Non, toi, ce que tu espères toujours c'est de tomber sur une vraie nouveauté, sur une nouveauté qui le restera toujours de l'avoir été un jour. Quand tu auras lu le livre à peine publié, tu pourras faire tienne cette nouveauté dès le premier instant sans être obligé de la poursuivre, de courir après elle. Et si cette fois, c'était la bonne ? On ne sait jamais. Voyons comment ça commence.

Tu as peut-être commencé à feuilleter le livre alors que tu étais dans la librairie. Ou peut-être n'as-tu pas pu le faire parce que le livre était enveloppé dans son emballage de cellophane ? Maintenant tu es dans l'autobus, debout, parmi les gens, accroché par un bras à la poignée, et tu commences à défaire le paquet de ta main libre, un peu comme un singe, un singe qui voudrait éplucher une banane en restant accroché à sa branche. Tu sais que tu donnes des coups de coude à tes voisins ? Tu pourrais au moins demander pardon.

Ou peut-être que le libraire n'a pas emballé le livre ; il te l'a donné dans un sac. Voilà qui simplifie les choses. Tu es au volant de ta voiture, arrêté à un feu rouge, tu sors le livre de son sac, tu arraches l'emballage transparent, tu te mets à lire les premières lignes. Une tempête de klaxons te tombe dessus ; c'est vert ; tu bloques la circulation.

Tu es à ta table de travail, le livre est posé comme par hasard parmi tes papiers ; il arrive un moment où tu déplaces un dossier et où le livre se retrouve sous tes yeux, tu l'ouvres d'un air distrait, tu appuies les coudes sur ton bureau, tu appuies tes tempes contre tes mains refermées, tu as l'air concentré dans l'examen d'un dossier alors que tu es en train d'explorer les premières pages du roman. Au fur et à mesure, tu t'appuies doucement contre le dossier de la chaise, tu lèves le livre à la hauteur de ton nez, tu fais basculer la chaise en équilibre sur ses pieds arrière, tu ouvres un tiroir latéral de ton bureau pour y poser les pieds,

la position des pieds pendant la lecture est de la plus grande importance, tu allonges les jambes sur le dessus de la table, par-dessus les dossiers en souffrance.

Mais n'as-tu pas l'impression de faire preuve d'un manque de respect ? De respect, entendons-nous, non pas à l'égard de ton travail (personne ne prétend juger ici ton rendement professionnel, admettons que tes attributions participent régulièrement aux activités improductives qui occupent une si grande place au sein de l'économie nationale et de l'économie mondiale), mais à l'égard du nouveau livre. Ou pire encore si tu appartiens – par nécessité ou par amour – au nombre de ceux pour qui travailler veut dire travailler pour de bon, accomplir – intentionnellement ou non – quelque chose de nécessaire ou au moins de non inutile pour les autres et pas seulement pour soi : alors ce livre que tu as pris avec toi sur ton lieu de travail, comme une espèce d'amulette ou de talisman, t'expose à des tentations intermittentes, qui t'arrachent quelques secondes chaque fois à l'objet principal de ton attention, qu'il s'agisse d'un perforateur pour cartes électroniques, des fourneaux d'une cuisine, des manettes d'un bulldozer, ou d'un patient étendu les tripes à l'air sur une table d'opération.

Bref, il est préférable que tu refrènes ton impatience et que tu attendes d'être chez toi pour ouvrir le livre. Maintenant, tu peux. Tu es dans ta chambre, tranquille, tu ouvres le livre à la première page, non à la dernière, tu veux d'abord voir



s'il est long. Par chance, il n'est pas trop long. Les romans longs qu'on écrit aujourd'hui constituent peut-être un contresens : la dimension temporelle a volé en éclats, nous ne pouvons plus vivre ou penser que des tranches de temps qui s'éloignent chacune le long d'une trajectoire qui leur est propre pour disparaître aussitôt. La continuité du temps nous ne pouvons la retrouver que dans les romans de l'époque où le temps n'apparaissait plus comme immobile et pas encore comme morcelé, une époque qui aura duré, à tout prendre, une centaine d'années et pas plus.

Tu tournes le livre entre tes mains, tu parcours les phrases de la quatrième de couverture, du rabat, il s'agit de phrases générales, qui ne disent pas grand-chose. C'est mieux ainsi, il n'y a pas de discours qui puisse prétendre se superposer de manière indiscrete au discours que le livre devra lui-même transmettre directement, à ce que tu devras toi-même faire sortir du livre, et peu importe que ce soit peu ou beaucoup de choses. Il va de soi cependant, que cette phase qui consiste à tourner autour du livre, à lire autour de lui avant de lire en lui, fait partie du plaisir qui s'attache à un livre neuf, mais qu'elle a, comme tous les plaisirs préliminaires, une durée optimale si on veut qu'elle serve à inviter au plaisir plus consistant de la consommation de l'acte, en l'espèce, de la lecture.

Te voilà donc prêt désormais à attaquer les premières lignes de la première page. Tu t'attends à reconnaître l'accent incomparable de l'auteur.

Non. Tu ne le reconnais pas du tout. Mais à y regarder de près, a-t-on jamais dit que cet auteur avait un accent inimitable ? Tout au contraire, on sait bien qu'on a affaire à un auteur qui change beaucoup d'un livre à l'autre. Et c'est justement dans ces changements qu'on reconnaît que c'est bien lui. Mais dans ce cas on a vraiment l'impression que cela n'a strictement rien à voir avec tout ce qu'il a écrit auparavant, pour autant que tu t'en souviennes, du moins. C'est décevant ? Voyons voir. Au début tu te sens peut-être un peu désorienté, comme lorsqu'on se retrouve face à quelqu'un dont le nom faisait penser à un certain visage, qu'on essaie de faire correspondre les traits que l'on découvre avec ceux dont on se souvenait, et que ça ne marche pas. Et puis tu avances et tu t'aperçois que le livre se laisse quand même lire, indépendamment de ce que tu attendais de l'auteur, c'est le livre lui-même qui excite ta curiosité, et finalement tu préfères qu'il en aille ainsi : te trouver en face de quelque chose dont tu ne sais pas encore très bien ce que c'est.

## *Si une nuit d'hiver un voyageur*

Le roman commence dans une gare de chemin de fer, une locomotive tonne, un postillon de piston couvre l'ouverture du chapitre, un nuage de fumée cache une partie du premier alinéa. Dans l'odeur de gare passe une bouffée d'odeur de buffet de gare. Il y a quelqu'un qui regarde à travers les vitres embuées, il ouvre la porte vitrée du bar, tout est brumeux, même à l'intérieur, comme vu à travers les yeux d'un myope, ou à travers des yeux irrités par des escarbilles. Ce sont les pages du livre qui sont embuées comme les vitres d'un vieux train, c'est sur les phrases que se pose le nuage de fumée. Il pleut ce soir-là, l'homme entre dans le bar ; il déboutonne son pardessus humide ; un nuage de vapeur l'enveloppe ; un coup de sifflet s'en va au long des quais luisants de pluie à perte de vue.

Un coup de sifflet qu'on dirait de locomotive et un jet de vapeur sortent de la machine à café que le vieux barman met sous pression comme s'il lançait un signal, ou c'est du moins ce qui ressort de la succession des phrases du second alinéa,

où les joueurs atablés replient l'éventail de leurs cartes contre leur poitrine et se retournent vers le nouveau venu d'une triple torsion du cou, des épaules et des chaises, pendant que les clients au comptoir soulèvent les tasses et soufflent sur la surface du café les lèvres et les yeux entrouverts, ou sirotent la mousse des chopes de bière avec une attention excessive pour qu'elles ne débordent pas. Le chat fait le dos rond, la caissière referme la caisse enregistreuse qui fait *drin*. L'ensemble de ces signes convergent vers une information : il s'agit d'une petite gare de province, où le nouvel arrivant se fait remarquer tout de suite.

Les gares se ressemblent toutes ; que les lampes ne parviennent pas à éclairer plus loin que leur halo importe peu, car c'est un endroit que tu connais par cœur, avec l'odeur de train qui reste même après que tous les trains sont partis, cette odeur spéciale des gares après que le dernier train est parti. Tu as l'impression que les lampes de la gare et les phrases que tu es en train de lire ont pour tâche de dissoudre les choses qui affleurent d'un voile d'obscurité et de brouillard, plutôt que de les indiquer. Quant à moi, c'est la première fois de ma vie que je débarque dans cette gare, et il me semble déjà que j'y ai passé une vie entière, à entrer et à sortir de ce bar, à passer de l'odeur sous la véranda à l'odeur de sciure des cabinets, tout cela mélangé en une seule senteur qui est celle de l'attente, l'odeur des cabines téléphoniques quand il n'y a plus qu'à récupérer les jetons parce que le numéro appelé ne donne pas signe de vie.